

# Le Laboratoire mobile, l'ancêtre du GTI

*En 1952, les effectifs du Service comptaient 2092 policiers et 144 employés civils<sup>1</sup>, dans une structure fortement centralisée. On y retrouvait deux grandes entités : la Gendarmerie et la Sûreté, qui regroupait tout le personnel affecté aux enquêtes. Les escouades spécialisées, au deuxième étage du QG de la rue Gosford, desservaient la vingtaine de postes de police de l'époque, tandis que la « Patrouille de nuit » amorçait les enquêtes qui étaient, au besoin, transférées aux détectives qui travaillaient de jour.*

Les membres de la Sûreté (on ne disait pas encore les enquêteurs) pouvaient aussi compter sur des unités de soutien, dont le « Bureau d'identification ». Or, le 29 mars 1952<sup>2</sup>, le Service a procédé à l'inauguration d'un « Laboratoire mobile », un camion GMC, relevant de ce bureau et confié au sergent Léo Plouffe<sup>3</sup>, qui en avait supervisé l'aménagement.

Au début, la principale mission du Laboratoire mobile, « l'auto 32 » sur les ondes de la police, était d'intervenir sur les scènes de crime et de prélever les éléments de preuve matérielle. À cette fin, une panoplie d'outils plus ou moins conventionnels permettait aux policiers de procéder, par exemple, à la récupération d'un projectile tiré dans un mur et à d'autres opérations du genre.

À l'époque, les crimes majeurs et la violence n'étaient généralement pas des choses courantes, peut-être parce que la drogue n'avait pas encore commencé à s'insinuer dans nos rues. Les vols de banques et les meurtres faisaient la une des journaux, et le nombre peu élevé d'interventions armées ne justifiait pas le maintien d'un groupe affecté spécifiquement à cette tâche, comme de nos jours, avec le GTI. Ainsi, dans les années 1950, on se limitait plutôt à regrouper, au besoin, un certain nombre de sergents-détectives de l'escouade des Vols qualifiés ou des Homicides en une « force de frappe » chargée de mener à bien l'arrestation de personnes armées. En plus de leurs armes de poing – des revolvers Colt Cobra, de calibre .38 Sp, à six coups et canon de 2 pouces –, les détectives disposaient, au QG, de quelques armes lourdes, notamment des mitraillettes H&R Reising de calibre .45 ACP, des fusils 12 et un nécessaire à gaz lacrymogène.



Toutefois, des fusillades ont incité les autorités de la Sûreté à placer des armes longues dans le Laboratoire mobile. Il s'agissait de deux fusils 12, de deux mitraillettes H&R, d'une carabine Winchester de calibre .32 Sp, en plus de grenades, de cartouches et de roquettes à gaz lacrymogène, de même que des masques à gaz.

Quelques gilets pare-balles avaient aussi trouvé place à bord : il s'agissait de vestes Wisbrod, destinées aux détectives et conçues pour être portées sous un veston, malgré leur poids respectable de 32 livres ! Il y avait une innovation et elle était de taille : trois émetteurs-récepteurs portatifs, de marque Motorola et opérant dans la bande VHF, trônaient dans la cabine avant.

Avec ce matériel à son bord, le Laboratoire mobile en est venu à être appelé officieusement « l'Unité d'urgence/Emergency Squad », une appellation plus conforme à sa mission élargie, surtout avec l'avènement des bombes du Front de libération du Québec, le FLQ, au début des années 1960, alors que d'autres outils spéciaux

ont été ajoutés, comme un fluoroscope mobile et deux armures Spooner de 85 livres chacune. En même temps, les ateliers municipaux ont construit, en un temps record, une remorque en contreplaqué, destinée à transporter les bombes et les explosifs de façon plus sécuritaire que dans le Laboratoire mobile...

Par la force des choses, le Laboratoire mobile et son équipe de sept policiers, dont l'auteur de ces lignes, à compter de 1963, ont longtemps été « l'unité des cas spéciaux », puisque c'est à eux que l'on refilait les événements qui sortaient de l'ordinaire. Qu'il s'agisse d'une fusillade, de déloger un forcené, de décrocher un pendu, de libérer un otage menotté, ou encore de retrouver les vestiges d'un mécanisme de bombe à retardement dans des tonnes de débris, le Laboratoire était là !

Toutefois, les interventions les plus dramatiques étaient le désamorçage des engins de mort, le plus souvent à mains nues, avec sensations fortes garanties chaque fois parce que le matériel sophistiqué que l'on voit de nos jours n'existait pas encore !

Le « Laboratoire mobile » a existé jusqu'en 1966 ; il a été remplacé par la section Technique qui a poursuivi la même mission, avec l'ajout de la plongée à la fin des années 1960, tout en pavant la voie, plusieurs années plus tard, à l'avènement du GTI.

<sup>1</sup> *Historique du Service, Turmel, 1971, p.209*

<sup>2</sup> *La Patrie, 29 mars 1952, p.64.*

<sup>3</sup> *L'Heure juste, mai 2010, p.14.1*